



Souvenirs, souvenirs...

Les vacances à Saint-Antonin

Années 1928/1929

par Paulette BOURES-VIDAILLAC

Le train ralentit, s'arrête, vite la portière ouverte, les bagages descendus, l'air de Saint-Antonin nous enivre déjà, nous sommes heureux de fouler cette terre, de retrouver la famille : ma cousine Jeanne nous attend, gros baisers échangés, rires joyeux. Nous sommes sur le quai, le train repart, s'engouffre sous le tunnel, laisse derrière lui une écharpe de fumée blanche.

Dès la sortie de la gare, le paysage est déjà beau. La route est bordée de splendides platanes, en contre bas coule l'Aveyron, et nous pouvons voir, quand notre regard traverse la rivière, le Jardin des Moines avec ses escaliers qui descendent au bord de l'eau.

Nous traversons le pont et nous faisons un grand arrêt au « Café du Pont » : ma tante Maria, la sœur de Maman, et tonton Louis nous attendent : quelle joie de se retrouver ! Ici c'est la maison où tout le monde se sent bien, jeunes et vieux ; dans la cuisine ou dans la salle il y a toujours du monde.

Pour moi cette salle est magique parfois muette, parfois pleine de voix ; des tables au dessus de marbre blanc et aux pieds noirs sont réparties dans la pièce, des glaces pendent aux murs, un gros poêle au milieu réchauffe la pièce pendant l'hiver et dans le fond un grand billard attend les joueurs ; près de la porte de la cuisine se dresse un petit comptoir où est posé un phonographe muni d'un grand pavillon.

Le matin, après avoir conduit leur charrette jusqu'à la petite gare de marchandises, les courtiers en foin s'arrêtent pour prendre un vin blanc ou un café et échangent amicalement quelques mots. Le soir quelques personnes âgées viennent faire une manille, ils consomment un tilleul ou une verveine.

Que nous sommes heureuses avec ma soeur de tourner autour de ces tables et de sauter sur la terrasse ombragée par des acacias : tous ces souvenirs vivent au présent.

Il faut arriver chez grand-père, meunier au Bessarel, destination des vacances. La petite troupe, mon père, ma mère, ma sœur et moi nous nous engageons dans les petites ruelles ; à certains endroits on ne peut marcher tous de front tellement elles sont étroites. A notre arrivée au Bessarel où quelques personnes parlent, passent un moment pour se distraire, des connaissances viennent au devant de nous, demandent à mon père s'il est là pour quelques jours. Mais mon père entend les meules qui tournent ; l'odeur du grain, de la farine, arrive jusqu'à nous, il lui tarde d'arriver, de rentrer dans ce moulin où il a grandi et travaillé toute sa jeunesse. Pépé est là, il regarde ses meules de pierre ; c'est un petit homme avec des yeux bleus, une moustache blonde ; il est vêtu d'une blouse blanche et coiffé d'un grand béret ; il est tout heureux de retrouver une partie de la famille ; après avoir reçu de « gros poutous », avec ma sœur nous allons vite mettre les mains sous la farine : elle coule, nous caresse les mains.

Ces meules qui tournent, le bruit de l'eau, tout est merveilleux. Les sacs de grains sont empilés, les mesures en bois sont rangées sur une étagère, sur la bascule un sac de blé attend d'être pesé ; des toiles d'araignées servent de draperies, elles sont blanchies par la poussière de farine.

Accompagnées de Pépé nous finissons tout de même par monter les escaliers de pierre usés par l'âge, sans oublier de nous arrêter devant la « bonde » du réservoir d'eau ; quelques pieds de fougères poussent sur les vieilles pierres ; quelques marches encore et nous voilà arrivés ; Tonton Paul, ma tante, mes cousines très jeunes enfants encore, tout le monde est là pour nous accueillir le plus chaleureusement possible.

Mon père prend souvent ses congés pour la fête et pour aider à nettoyer le moulin. Les meules sont levées : Papa a vêtu un pantalon et un veston gris ; assis sur les meules, les jambes en tailleur, des lunettes noires sur les yeux il pique la meule : parfois des étincelles jaillissent, mais comme il est heureux, c'est le moulin ! c'est sa jeunesse ! c'est Saint-Antonin !

Souvent le matin nous sommes réveillés par un grand appel « Adrien ! » ou bien « Moulinier ! » et quelques mots en patois se font entendre : c'est un client qui arrive avec sa charrette attelée soit d'un bœuf, soit d'un cheval : il porte son grain à moudre.

La Fête, quelle fête en famille ! Des festins ! Dans les maisons des odeurs de poule-au-pot, de civet, de gigot, de pâtisseries, des repas de Gargantua, des repas trop longs pour nous les enfants. Nous préférons aller voir les stands rangés le long de l'Hôpital jusqu'à la pharmacie ; nous regardons ceux qui vendent des jouets, des ballons qui s'envolent à notre grand regret, des cerceaux à grelots, des paquets de surprises, des pétards qui ne plaisent pas à tout le monde... Le soir à la nuit, grand Bal : entre les danses, de monstrueuses batailles de confettis : certaines personnes achètent des sacs de jute aux trois quarts pleins et, sans pitié, elles barbouillent le visage d'amis ou de connaissances, et nous enfants nous sommes trop heureux de circuler au milieu de tout ce monde.

Pendant ces quelques jours de vacances que de fois je parcours le chemin du moulin au café ! Je passe devant l'Hôtel Lufaut où Maurice exerce ses talents de cuisinier. Je monte et descends souvent la rue Droite où habitent des tantes et des cousins, un retraité, un charcutier, un autre boucher ; une tante très grosse qui m'impressionne beaucoup par ses rondeurs. Quand je passe devant la petite boulangerie, l'odeur du pain chaud est bien agréable et si nous entrons dans la boutique on peut entendre le « cri-cri » des grillons.

Le chevrier ! Il faut en parler, il est pittoresque dans le pays, mais son troupeau de chèvres ne parfume pas les rues ! Il traverse une partie de la ville, le pont et conduit son bétail vers le rocher d'Anglars, les gens s'éloignent sur son passage et se bouchent le nez !

Certains jours, de grandes roulades de tambour attirent les gens à la fenêtre c'est le « tambourinaire » : d'une grosse voix il crie « Avis à la population ! ». Suivent quelques instructions données par la Mairie.

Parfois le soir avec mes cousines jeunes filles, je fais le tour de ville ; la chaleur est tombée, il fait bon, nous partons du pont, passons devant la poste, la mairie et l'église, chemin faisant chacune raconte sa petite histoire, c'est une journée qui se termine emplie de paix et de douceur.

Les vacances finies, le cœur gros, le train nous reprend. Moulin, Café du Pont, petites ruelles, belles promenades, rocher d'Anglars, combien d'années ont passé ? Mais de vous je garde de très doux souvenirs.

